

## « Pour un nouvel abord de la question des femmes dans l'ecclésiologie »

Anne-Marie Pelletier

Membre de l'Académie Pontificale à Vie et membre de la Commission pour le Diaconat Féminin

Chère Maria-Lia, chères toutes venues de tous les horizons,

Je voudrais commencer par vous remercier chaleureusement de m'avoir associée à votre rencontre d'Assise. Vous remercier par-dessus tout, de me permettre de faire l'expérience, à travers le dynamisme des chrétiennes que vous êtes, de l'Eglise vivante, ardente, de l'Eglise engagée si activement dans la mission que le Christ lui confie, au sein d'un monde souvent cruellement en souffrance.

J'ajoute que je vais parler, pour ma part, comme femme chrétienne, comme théologienne catholique, ... qui arrive de Paris. Cela signifie que ce que je vais dire va refléter la sensibilité de l'Eglise d'Europe à laquelle j'appartiens, avec ses soucis, ses problèmes, ses attentes, qui ne sont pas forcément les soucis et les attentes de chacune, dans les multiples pays que vous représentez. Mais je crois fermement à la vertu de la rencontre des différences, à partir de notre commune passion pour l'Évangile et de notre désir commun de voir les femmes accéder à une vie meilleure, pour leur bonheur à elles, et pour la santé et l'avenir de leurs sociétés.

### Ouverture

Mon propos partira du constat d'un paradoxe.

Je m'explique. Nous le savons, nous en sommes toutes témoins, la relation de l'Eglise catholique aux femmes s'est transformée depuis un bon demi-siècle. Le statut des femmes, leur promotion sont devenus un souci constamment affiché par le magistère. Ainsi, dès avant le concile, le pape Jean XXIII parlait d'un « *signe des temps* » à propos de l'accession des femmes à la vie publique. Puis, le pape Paul VI prononça un très vibrant hommage aux femmes dans l'un de ses discours conclusifs du concile, en décembre 1965. Ce fut ensuite, bien sûr, le pape Jean-Paul II avec *Mulieris dignitatem* en 1988 et d'innombrables prises de parole où il honora les femmes, en particulier en soulignant leur rôle pour la promotion de la paix dans le monde. Puis ce furent Benoît XVI, puis notre pape François, soucieux de la question des femmes dès le début de son pontificat. Tout cela est le versant heureux de l'histoire que nous vivons. Et pourtant, nous savons aussi que, malgré tout, la condition faite aux femmes dans

l'institution ecclésiale demeure un problème. En témoignent les remontées synodales préparatoires au prochain synode, telles qu'elles se sont exprimées dans les diverses communautés du monde. Nous devons convenir que l'expérience commune des femmes est celle d'un manque de reconnaissance, parfois l'expérience de l'humiliation, voire de la violence, en tout cas celle d'être systématiquement tenues à distance des instances de décision.

Comment donc comprendre ce paradoxe ? Et comment parvenir à progresser réellement ? À partir de ces questions je vous proposerai quelques brèves réflexions en commençant par m'arrêter sur le thème du « spécifique féminin », ce motif très présent aujourd'hui au discours du magistère. Puis, nous nous arrêterons sur *la nouveauté chrétienne*, telle que saint Paul l'annonce. Cette nouveauté qui, justement, concerne tout particulièrement la relation entre les hommes et les femmes. Et cette nouveauté qui est encore beaucoup trop ignorée dans nos communautés<sup>1</sup>.

### **1. Sur la mention du « spécifique » féminin**

C'est un fait que les déclarations magistérielles relatives aux femmes évoquent de façon insistante une spécificité de l'identité féminine. À quoi s'ajoute la mise en garde non moins récurrente : cette spécificité du féminin serait mise en danger, si les femmes accédaient à des fonctions jusque-là réservées aux hommes ; les femmes seraient en danger de se masculiniser, de trahir leur nature. Remarquons au passage que cette singularité féminine n'a pas de contrepartie : je veux dire qu'il n'y a pas, symétriquement, de questionnement sur ce que pourrait être la spécificité du masculin. En fait, une conviction très partagée veut que le masculin aurait le privilège, non seulement d'exprimer l'expérience des hommes, mais d'exprimer la condition humaine tout entière. En parlant d'eux-mêmes, les hommes parleraient donc de tous les humains. Dans ces conditions, on conçoit que les femmes soient censées n'avoir pas besoin de s'exprimer en voix propre !

Dans cette logique encore, le féminin perçu comme une version particulière et plus limitée de la condition humaine, est associé au registre de la sensation, de la sensibilité, de l'émotion, donc marquée par une certaine fragilité psychologique. Et cela en contraste avec l'homme auquel reviendraient la maîtrise, le discernement rationnel, ce qui ferait de celui-ci le détenteur naturel et légitime de l'autorité. Et, de surcroît la femme serait plus immédiatement exposée à la tentation et donc aussi dangereuse pour l'homme, comme semblerait le confirmer la figure d'Ève, telle qu'une tradition misogyne l'interprète. Il faut bien admettre que ce stéréotype de la femme dangereuse est

la source de peurs, que les sociétés conjurent par un encadrement strict et un contrôle masculin des femmes, tout spécialement exercé sur leur corps.

Si je rappelle ainsi ces choses que nous connaissons bien, c'est qu'elles constituent, aujourd'hui même, au milieu de nous, une sorte d'inconscient, qui pourrait expliquer beaucoup des résistances auxquelles se heurte le besoin de réforme dans l'Eglise. Cet inconscient explique en particulier les délais comme les objections que nous déplorons dans la manière d'envisager « la question des femmes », dans une institution ecclésiale qui reste exposée au péril de la misogynie. Et cela, alors même que le récit évangélique devrait nous inspirer et nous donner de l'énergie pour travailler à l'émancipation des femmes, en nous rappelant la manière dont Jésus s'est comporté à l'égard des femmes qui ont croisé son chemin. Se rappelle-t-on assez comment il les honore, comment il les rejoint dans leurs plus grandes humiliations, comment il les donne en exemple à ses disciples (souvenons-nous, par exemple, de la veuve du temple mentionnée au seuil du récit de la Passion, de Marie de Béthanie, de la pécheresse qui se jette à ses pieds dans la maison du pharisien...), comment il leur confie la première annonce de la résurrection, ou encore comment il s'affranchit du tabou de leur prétendue impureté. Dans ces conditions, la persistance des réflexes misogynes et des inégalités qui s'ensuivent, devrait constituer pour nous une provocation à recevoir un peu plus le message de l'Évangile.

En réalité, j'aurais tendance à penser qu'une certaine manière d'exalter « le génie féminin », de parer la Femme d'une excellence qui devient même parfois une supériorité sur l'homme, tout cela expose à un piège subtil. « *Les femmes ont autre chose, et tellement plus* », entend-on dire volontiers<sup>2</sup>. Ne se pourrait-il pas que ce discours a priori flatteur contribue à tenir les femmes à distance des places et des rôles masculins, qui concentrent dans l'Eglise l'exercice de l'autorité et spécialement le service sacré de la liturgie ? Je crois qu'il faut que nous osions formuler ce soupçon aujourd'hui. Non pas pour céder à la malveillance, mais pour progresser dans la vérité d'une Eglise plus fidèle à l'Évangile du Christ.

## **2. Réintégrer les femmes au sein de l'Eglise-Corps du Christ**

Une Eglise plus fidèle à l'Évangile, ne serait-ce pas justement l'Eglise inclusive, qui rassemble ceux et celles qui sont re-nés du baptême, ceux et celles qui, dans la communion Christ, sont introduits à la vie filiale, l'Eglise qui retrouve son identité de Corps du Christ, telle que saint Paul enseigne à la connaître ? Ré-entendons ainsi la première lettre aux *Corinthiens* (1 Co 12,12-30), ou celle aux *Ephésiens* (Ep 4, 1-16), où tous et toutes se retrouvent « ensemble », dans une commune identité, puisqu'il n'y a « *qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu Père de tous, qui est au-dessus de tous, par*

*tous et en tous* » (Ep 4,5). C'est dans cette Eglise que les chrétiennes doivent être réintégrées. Voilà, me semble-t-il, la première urgence.

C'est dans ces enseignements de Paul que nous retrouverons aussi la réalité et une saine intelligence des charismes, dont il apparaît bien qu'ils ne sont pas « genrés », comme nous dirions dans notre langage actuel (je renvoie aux salutations que l'apôtre formule en finale de la lettre aux *Romains*, et qui comportent la mention d'autant de femmes que d'hommes). Des charismes qui, par ailleurs, sont donnés à des personnes particulières constituées en apôtres, en prophètes, en évangélistes, en pasteurs ou en docteurs, non pas pour leur bénéfice personnel ou leur gloire, mais en vue du bien de *toute* la communauté, au service de la vie et de la croissance du *corps entier*.

Enfin, cette Eglise est celle qu'évoque la lettre aux *Galates*, quand elle annonce la nouveauté chrétienne en proclamant que, désormais, dans le Christ, par le baptême, « *il n'y a plus ni juif ni grec, ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme* » (Ga 3,28). Formidable déclaration qui signifie que, dans le Christ, les relations inégalitaires entre hommes et femmes sont surmontées. Dans le Christ, tout ce qui dénature cette relation (cf. *Genèse* 3 mentionnant la violence, la domination, la mauvaise séduction, qui font suite à la transgression), tout cela est désormais surmontable, de sorte que la vérité originelle de l'humanité nous est de nouveau accessible.

C'est donc bien cette Eglise, l'Eglise apostolique, qu'il faut que nous retrouvions, et dans laquelle il faut que nous ré-intégrions les femmes, avant toute considération sur le spécifique de leur identité. Cette Eglise est celle des disciples du Christ, hommes et femmes indistinctement, engendrés à la même vie filiale avant toute distinction de fonction, d'état de vie, de sexe. Et donc en relation première de fraternité. N'oublions pas que le nom de l'Eglise des commencements fut celui de fraternité (*adelphotes*) !

Voilà bien ce qui doit être le point de départ de notre ecclésiologie, en besoin pressant de renouvellement. Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici que parler d'ecclésiologie, ce n'est pas évoquer simplement un discours savant, forgé par les spécialistes de la théologie pour des spécialistes. C'est parler de vérités qui impliquent des pratiques, qui touchent à la vie la plus concrète de l'Eglise, qui renvoient en particulier à la question si urgente aujourd'hui des ministères, à la manière de les définir, de les reconnaître et de les instituer dans et pour le corps ecclésial.

### **3. À partir du commun, reconnaître des styles différents dans la manière de suivre le Christ**

## *Honorer la diversité après avoir reconnu ce qui est partagé*

Une fois clairement assurée la réalité du *commun*, qui est le fondement de la vie chrétienne en tous et toutes - et à partir de là seulement - il devient possible, et même très nécessaire, de retrouver la réalité de la diversité. Mais, avant d'aller plus loin, redisons encore que le point décisif est d'ordonner le *commun* et le *spécifique*, en reconnaissant que commencer par invoquer un spécifique du féminin revient à méconnaître, à écraser la réalité de ce qui nous unit tous et toutes dans une commune identité. C'est le respect de ce bon ordre qui constitue la condition *sine qua non*, aussi bien de la reconnaissance de la dignité baptismale de tout membre de l'Église, que d'une théologie juste du sacerdoce ministériel. C'est le respect de cet ordre, en définitive, qui est la condition d'une conception juste de la différence.

Car il s'agit, pour finir, d'honorer la *diversité*, cette richesse de la création et de la vie que valorise tant la tradition biblique. J'entends ici les diverses manières de vivre la *sequela Christi*. Celle-ci, en effet, ne se pratique pas tout à fait de la même manière au masculin et au féminin. Car il y a certainement des manières différentes de se rapporter à la vie, à la chair, à l'autre, de se rapporter aussi au temps. De même, il y a tout spécialement diverses manières d'affronter la violence du monde. Je rappelle, par exemple ici, le livre de Svetlana Alexievitch, romancière biélorusse, qui reçut le prix Nobel de littérature en 2015, ce livre qui a pour titre *La guerre n'a pas un visage de femme*<sup>3</sup>. Nombre d'entre vous, qui vivent dans des pays où sévit la violence du terrorisme et de la guerre, pourraient témoigner de cette vérité.

Finalement, la différence des sexes renvoie à des *styles* différents dans la manière de vivre l'unique condition humaine aussi bien que l'unique condition baptismale, sachant que chaque sexe peut avoir une aisance particulière à vivre plus spécialement tel ou tel aspect de la vie partagée, de la mission confiée. Dire cela ne revient d'ailleurs pas à ignorer que la vie vécue comporte infiniment plus de complexité et d'échange que ce qu'une vision rigide, essentialisée, du masculin et du féminin donnerait à penser en assignant l'un et l'autre à des rôles prédéterminés. En ce sens, il me semble qu'il nous faut veiller par exemple à ne pas associer trop exclusivement les femmes au service de l'autre, au *care*, comme nous disons, en oubliant que ce service est la vérité de toute existence humaine, et plus que jamais de toute existence chrétienne, comme le manifeste si bien le récit évangélique, qui nous met en présence d'un homme, Jésus, qui aura été d'un bout à l'autre de sa vie dans la posture du service, de la vie donnée à l'autre. Comme l'atteste – ne l'oublions pas en cette ville d'Assise - la figure de François, le Poverello ! Comme l'atteste de nos jours, par exemple, la figure tellement éminente du Docteur Mugwebe<sup>4</sup>.

*Un « Dieu des femmes » ?*

Enfin, il faut probablement ajouter que les hommes et les femmes ne se rapportent pas exactement de la même manière à Dieu. En ce sens, on doit estimer qu'il y a un « Dieu des femmes », selon l'expression de la philosophe italienne Luisa Muraro<sup>5</sup>. Ce « Dieu des femmes » est bien le « Dieu de tous », mais un « Dieu de tous » qui ne s'approche correctement qu'en étant simultanément le Dieu des hommes et celui des femmes ! Il y aurait là toute une réflexion à poursuivre. Disons seulement qu'il faudrait certainement contraster un masculin, qui est plus spontanément porté à parler *de* Dieu (c'est grâce à cela, d'ailleurs, que l'immense et si riche tradition de la théologie a pu s'élaborer) et un féminin, qui est plus enclin à parler *à* Dieu, donc à connaître Dieu dans l'expérience de la rencontre de l'autre, qui est aussi épreuve de cette rencontre et, en l'occurrence, « épreuve de la nuit ». À ce titre, les femmes accèdent plus facilement à la reconnaissance que la nuit est aussi nécessaire que le plein jour à la connaissance de Dieu.

En définitive, l'enjeu est donc de reconnaître que c'est sur un *mode polyphonique*, qui tresse ensemble la parole des hommes et celle des femmes, que le visage de Dieu doit être interrogé, que la Révélation doit être scrutée, que l'Évangile doit être annoncé.

#### **Pour conclure provisoirement...**

... je proposerai donc de ne plus dire que « *les femmes ont autre chose, et tellement plus* », mais que « *les femmes ont la même chose, autrement* ». Soit une manière d'honorer la préséance du *commun* que tous et toutes ont en partage et, simultanément, une manière neuve d'envisager la relation des sexes dans l'Église.

C'est sur cette base que l'on devrait pouvoir aborder avec plus de liberté et de créativité, me semble-t-il, plusieurs problèmes, qui sont brûlants aujourd'hui dans l'Église d'Europe à laquelle j'appartiens. Ainsi du *diaconat féminin*, envisagé comme ministère partagé à l'identique avec les hommes à travers une même institution, et simultanément exercé par les femmes selon un mode propre. J'ajoute à ce propos que, sur ce point, l'Église d'Europe est devancée par les femmes d'Amazonie, auxquelles nous devons que la question ait été relancée à la faveur du synode sur l'Amazonie. Une autre question est celle du *service de la Parole*, y compris dans la pratique de l'homélie. Je suis témoin direct que cette diaconie de la parole cherche son chemin dans des communautés en France, mais aussi en Suisse, et probablement bien au-delà. Il est urgent que nous reconnaissons la possibilité d'une délégation de cette diaconie. Ce ne serait d'ailleurs pas une révolution ! Songeons qu'a existé jusqu'au Moyen Âge,

dans l’Eglise, un *munus praedicandi*, une charge de prédication qui pouvait être conférée par l’évêque à autre qu’un prêtre<sup>6</sup>. N’oublions pas non plus la voix de Catherine de Sienne. Et cela, au plus grand bénéfice de l’intelligence de la Parole de Dieu car, justement, les uns et les autres n’identifient pas exactement de la même manière les trésors des Ecritures. Ce qui veut dire que l’annonce de la foi peut également grandir de se faire par la bouche des femmes associées aux hommes.

A vrai dire, c’est de toutes sortes de manières que l’Eglise peut et doit devenir polyphonique, en devenant authentiquement inclusive. Cette réalité n’est évidemment pas étrangère à la synodalité promue par le pape François. L’intervention de sœur Nathalie Becquart nous a sensibilisé hier au fait qu’il y a une implication mutuelle entre la synodalité, le « marcher ensemble », et la promotion des femmes dans l’Eglise. Mais, nous le savons, cette synodalité, qui s’est mise en route sous l’impulsion du pape François, a besoin aujourd’hui de se déployer vraiment. Nous devons avoir conscience qu’elle reste en partie programmatique.

Puissions-nous travailler à sa concrétisation dans la liberté de l’Esprit, pour l’honneur des femmes, pour la crédibilité de la foi, et pour la plus grande gloire de Dieu !

---

#### NOTES

<sup>1</sup> . Ma communication rejoindra des pensées que j’ai développées en particulier dans *L’Eglise, des femmes avec des hommes*, Paris, Cerf, 2019 et *L’Eglise et le féminin , Revisiter l’histoire pour servir l’Evangile*, Paris, Salvator, 2021.

<sup>2</sup> . Il faudrait d’ailleurs interroger cet « autre chose », qui est probablement largement une représentation masculine du féminin, qui ne correspond pas forcément à ce que les femmes vivent dans leur intimité, ni à leurs aspirations les plus profondes.

<sup>3</sup> Svetlana Alexievitch, *La guerre n’a pas un visage de femme*, 1985, traduction française Paris, 2004. Elle y évoque l’engagement des femmes russes durant la Seconde Guerre mondiale, à partir de la mémoire que celles-ci ont gardée de ce temps d’épreuve, en contraste avec la mémoire des hommes.

<sup>4</sup> . Je souligne que le livre du Docteur Mugwebe, *La force des femmes*, traduction française Ed. Gallimard, 2021, a reçu un accueil très chaleureux autour de moi, en France.

<sup>5</sup> . Luisa Muraro, *Le Dieu des femmes*, Milan, 2003, traduction française, Ed. Lessius, 2006.

<sup>6</sup> . Voir E. Bianchi, C. U. Cortoni, F. Mandreoli, R. Saccenti, *Anche i laici possono predicare ?*, Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, 2017; traduction française *Les laïcs peuvent-ils aussi prêcher ?*, Éditions Lessius, 2020.